

Faut pas avoir peur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 36

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Renens.

Vous souvient-il du Renens-Gare d'il y a une trentaine d'années? Au milieu des prairies et des vergers, on ne voyait guère qu'une modeste auberge et que la rustique maison aux murs badigeonnés d'ocre jaune, qui sert encore de gare aux Chemins de fer fédéraux. De cette plaine verte a surgi une cité tout américaine d'aspect et de caractère. La métamorphose est due à l'établissement du quai de triage des wagons de marchandises, quai dont l'étendue croît d'année en année et qui est le plus important de la Suisse romande, après celui de Genève. Pour loger l'armée, sans cesse grandissante aussi, des cheminots, il a fallu édifier des maisons, qui ont rapidement dessiné des rues et des quartiers. Avec ces habitations se sont ouverts des magasins, des cafés et des restaurants. On a même construit des hôtels. Une chapelle et un bâtiment d'école de respectables dimensions ont récemment vu le jour. Mais ce qui fait l'importance du nouveau Renens, c'est son industrie. Outre ses poteries, il possède une fabrique de chocolat, d'importantes entreprises de constructions, une usine de galvanisation, une carrosserie, des ateliers de charpente, de menuiserie, d'ébénisterie, de serrurerie, d'appareils de chauffage, de constructions mécaniques, d'appareillage, de ferblanterie, de tonnellerie, etc. Les entrepôts de la Confédération, de la Compagnie des forces de Joux, de la Société pour l'exportation du pétrole et de divers industriels lausannois couvrent de vastes surfaces de terrains. Renens-Gare a sa banque, son imprimerie et, depuis huit jours, sa *Feuille d'avis*. Il y a des chefs-lieux de district qui n'en peuvent pas dire autant. Songez donc : sa propre *Feuille d'avis*! Les Lausannois et le journal de notre aimable confrère, M. Paul Allenspach, n'ont qu'à se bien tenir!

Le territoire de Renens ne suffit pas à la moderne agglomération; elle empiète sur le sol des communes de Crissier, de Chavannes et d'Ecublens. Imitant les bâtisseurs des grands centres, les architectes de Renens prodiguent le béton et le vernis sur les façades aveuglantes. Entre les cubes de maçonnerie, quelques arbres fruitiers, vestiges des vergers d'autrefois, ont bien de la peine à mettre encore un peu de verdure et de fraîcheur, la poussière des routes s'abatant sur leur feuillage. Nombre d'artères au reste sont encore inachevées et, les rares jours de pluie de cet été saharien, on s'y embourbait jusqu'à la cheville. Il faut que la population de ce centre en formation en prenne son parti, Renens-Gare n'est pas pour le moment le type des bourgades élégantes; il a un je ne sais quoi de gauche, de disproportionné; il est à cet âge ingrat des jeunes gens qui ne sont plus des gamines et qui n'ont pas encore l'exquise grâce de la jeune fille.

En attendant d'être ville tout-à-fait, ville jolie et gaie, Renens-Gare donne l'exemple d'un incessant labeur. Les rentiers et les fainéants y sont inconnus. Dès l'aube jusqu'à la nuit, c'est un concert ininterrompu de wagons qu'on manœuvre, de charrois, de marteaux qui frappent la pierre ou le fer, de scies et de rabots qui font gémir le bois; et les braves gens qu'on rencontre sont tous en tenue de travail; ils vont à pas pressés à leur atelier, sans songer à se plaindre des 30 degrés de chaud qui mettent en nage les promeneurs amenés par les trains ou le tramway.

A une portée de fusil de là, sommeille sur son coteau Renens-Village, que fonda, dit l'histoire, la tribu germanique des Runiques, après la destruction de la romaine Lausanne des grèves de Vidy. Ses habitants continuent de cultiver paisiblement leurs champs et quelques morceaux de vignes, sans se mêler à la population affairée de Renens-Gare, dont l'élément italien forme une bonne part. La nuit, les mille feux

électriques des voies de garage illuminent étrangement les bonnes vieilles fermes, derrière les murs desquelles dorment les derniers représentants d'une race de paysans qui est fatalement destinée à disparaître. Déjà des maisons collines, des villas montent à l'assaut de la colline, enserrant toujours plus étroitement le vieux village. D'ici à peu d'années sans doute, les deux Renens se toucheront étroitement et formeront un tout dont la bourgade primitive ne sera plus qu'un quartier. Tout à l'ouest, le charmant bois d'Ecublens s'évanouira peut-être, lui aussi, devant de nouvelles artères, à moins que la future grande petite ville n'ait la bonne idée de le conserver comme une sorte de parc national, où l'on puisse encore flâner, le long de la Sorge, dans ces sous-bois que le printemps étoile de scyllles bleus et de blanches anémones. Si, de leur côté, les anciens cultivateurs s'avisent de garder autour de chez eux quelques-uns de leurs cerisiers, pour ne pas laisser se dissiper le souvenir de leur excellent kirsch, on pourra trouver encore à Renens la moderne, avec l'ombre de la forêt, le parfum du petit village de jadis.

V. F.

Les yeux fermés. — Un industriel avait acheté une certaine quantité d'avoine noire d'Irlande. Durant le transport, cette avoine avait, paraît-il, pris un petit goût de goudron.

Les chevaux n'en voulaient pas.

Un des charretiers en fit la remarque à son patron.

— Parbleu! c'est bien sûr, dit celui-ci. Ces charretiers sont tous les mêmes. Il te faut, quand tu donnes l'avoine, fermer les contrevents de l'écurie. Les chevaux ne verront pas la couleur et y mangeront comme si de rien n'était.

Faut pas avoir peur. — Jean Benet, domestique de campagne, est devenu amoureux de la servante de son maître et parle de l'épouser. Celui-ci veut lui faire comprendre que, ne possédant rien ni l'un ni l'autre, ils se préparent une existence de misère, peu enviable, et il ajoute: « On ne doit pas songer au mariage quand n'on n'a pas de biens ».

— Si on n'a pas de biens, répond Jean Benet, on s'en fera!

Les martyrs. — M. X., fonctionnaire, rencontre son ami Y.

— Toujours pas de pluie, fait ce dernier; ces chaleurs sont intolérables.

— Epouvantables, répond X., et l'on n'y tient plus, car l'on dort tellement au bureau qu'on en sort éreinté.

Lo régent Gavouillet

et lo ministre Badoux.

GAVOUILLET, lo régent, étai on cor d'attaque; On lâi pouève rein reproudzi; Que d'être dâi coup einmourdzi; Po s'ein allâ dremi, — que desant lè barjaque. Mè, ne lo crâio pas: n'è pas po l'eimparâ, Cein mè fa-te bin pou, mâ ie sé to parât Que dau paï quasu tote lè dzein l'amâvant Hormi, elliu que lo delâvâvant S'accordâve avoué ti qu'avoué monsu Badoux! Clli ministre ire adî lâi plântâ dâi tchou; Cein sé comprend: Badoux ie l'étâi d'onna vela Iô l'è qu'ein vint dâi biau, proutse dè Frâidèveja, Et ie mourgâve adî clli pouô Gavouillet Que stisse, bin soveint, ein étâi tot motset. On coup, ie lâi fâ dinse:

— Eh! régent! vu vo dere Oquie que l'è veré: Bailleri pas on pere Di ti voutrè *congré*! Vo lâi berbotta trâo! Vo n'ite eintre très ti qu'on mouf de minna-mor! Pas pe liein qu'à Mâodon ein a z'u dau tapâdzo! Tot cein que vo z'ai de n'è rein que barjaquâdzo. Ma Mâodon l'è dza pou, tandi qu'à St-Lauret L'ant de qu'on sé sarâi eru dein on cabaret Tant de trafl l'ivâi!... et l'è ti lè coup dinse

Quand vo z'ite eintre vo... No z'ai mè de concheine No z'auto quand on a noutrè reunion Qu'on lâi dit lo *Synode*: on a min de bordon Et on è d'attiutâ, on fa pas dau tredon. Justameint l'atra nè, demiero, ie sondzivo Qu'iro montâ ao ciè tandu que l'einludzive. Ie mè trâovo binstout pè vè lo Paradi. Saint Pierre vint m'âovri: « T'i on bocon tardi, Que mè fâ, tot parâ, vint avoué mè, mon frère, T'in mè pi pè la man, einfatein cllia tserrâre. » Et, mâ fâi, su eintrâ: « Quinna balla mâison! Que lâi dio, on vâi prau qu'on n'è pas âo Croton. Quin biau lilonéoume! et qu'on vâi bî per ice! Voutr'êlêricitâ vint pas de St-Maurice! Ma, quemet cein va-te qu'on lâi reincontre nion? Iô dau diâbllo san-te ti clliau crâno luron Que noutrè mâidzo vo z'einvouyant pè lottâie? » — Io ie san? que repond, perquie, dein clliau car-

On ne lè mèclie pas: clliau qu'ant mîmo meti [raie]; Sant einseimblie très ti. A bise, justameint, l'è lè z'apotiéro; Lè, lè gratta-papâ; plie lèvé, lè notéro; Lè mâidzo ein decé; ice, lè protieure, Mâ ein a pas dâi mouf; et pu lè z'inspettu; Lè pâyân; lè cordagnî; couseûnâre; Et pe lèvé, tote solette, lè buândâre. On sé trovâve adan devânt onna mâison Iô on ouâ bouèla, et fère dau tredon, Et pu sé depûstâ; ein avâi que tsantâvant; « L'oiselet a quitté sa branche » et ie bramâvant: « Cheteuque, et puis dru blatte ». — Quin trafi que [ie fant,

Que ie dio, cò è-te? — Pardieu! l'è lè régent! Iquie l'è lau carrâie. On lè z'ou du devânt! — Pu mè su reveillî ein deseint ein mè mîmo: « Clliau pouôson de régent! ie sant adî lè mîmo! »

— Eh bin, attiuta-vâi, so repond Gavouillet, Iè rêva assebin qu'iro montâ ao ciè, Et l'è vu quemet vo clliau galèze carrâie Iô ti lè bon ie sant; l'è oîu lè lulâie Dâi tsancro de régent... et pe lèvé, ein avau, Saint Pierre m'a menâ vè on galé oitô. On lâi arâi oîu èterni onna motse Tant de tranquillitâ lâi avâi. — Qu'è-te cossè? Quie dedein l'a dâi dzein que fant pas trâo de brât Cò è-te; que ie dio? — Et saint Pierre mè dit: — Iquie, l'è le ministre! — Ah! cein lè lau carrâie, Que repondo, eh bin, fant pas trâo de bramâie, Sant d'êcheint tot parâ!... Mâ vouôri bin guegni Cein que pouant fère lè po lau z'eintreteni Sein dèvesâ et s'ein qu'on ouïe dère oquie! Ie vé dan po vouait que fasant ti clliau dzein; Lo pâilo étâi vouais! — lâi avâi nion dedein!

MARC A LOUIS.

Hommage à Juste Olivier.

Un mouvement se dessine — il se manifeste déjà, il y a quelques années — qui tend à substituer le *Cantique suisse* au *Rufst du*, comme chant national suisse. L'idée est heureuse et mérite plein succès. Son triomphe est dore et déjà assuré en Suisse romande. Dans un article à ce sujet, publié par le *Journal de Genève*, Philippe Godet rend, en passant, un nouvel hommage à Juste Olivier. Voici:

« Nous avons des hymnes plus ou moins nationaux, avec paroles françaises et allemandes, qu'à l'occasion nous nous appliquons à chanter avec enthousiasme. C'est, selon les cas et les lieux, le *Rufst du*, le *Cantique suisse*; c'est encore le chant de Juste Olivier:

Il est, amis, une terre sacrée...

Ce dernier est, je crois bien, le plus populaire dans la Suisse française, celui qu'on entonne le plus volontiers, et qui, à un certain point de vue, est le plus digne de faveur. Mais aucun de ces chants ne paraît être justement ce que nous cherchons. Leur insuffisance réside tantôt dans les paroles, tantôt dans la musique. L'hymne d'Olivier est le seul des trois qui ait une valeur littéraire: les deux strophes qu'il est d'usage de chanter sont très belles, de fière allure et de noble pensée. Mais l'air de Nægeli n'est vraiment pas bien distingué, et les finales